

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 67 (1922)
Heft: 8

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: H.P. / F.F. / E.V.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plus exacte. Ceux qui se font tuer sont les courageux, les consciencieux, ceux qui ne pactisent avec aucune négligence dans l'accomplissement du devoir et poussent jusqu'au scrupule la conscience de leurs actes.

On est amené à ces réflexions par la mort du major d'artillerie J.-J. Mercier-Dufour, survenue à la suite d'un accident de service militaire. Il a été enlevé à l'estime et à l'affection de ses chefs et de ses subordonnés alors qu'il avait encore devant lui une longue et utile carrière où l'accompagnait la confiance de chacun. Atteint d'une rupture du péroné, il refusa de se laisser soigner ; il entendait tenir jusqu'à la fin de son cours de répétition. Dominant la douleur, il continua à exercer son commandement, Affaibli lorsqu'il consentit à s'aliter, une pneumonie détermina sa fin. Il est mort âgé de 39 ans seulement.

Caractère calme, réfléchi, à la fois très ferme et bienveillant, toujours soucieux de la santé physique et morale de ses hommes, les suivant avec une sollicitude constante et s'appliquant avec une conscience de tous les instants à les mettre à la hauteur de leurs devoirs militaires ; aimé de ses camarades qui savaient la sûreté de ses relations avec eux ; fidèle dans l'observation de ses obligations de service et d'une saine gaîté dans la détente des repos et des heures consacrées aux solides amitiés de la vie militaire, le major Mercier emporte les regrets de tous.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Souvenirs de la Campagne de la Marne en 1914, par le Colonel-Général Baron von Hausen. Préface du Général Mangin. In-8 avec 9 cartes hors texte. Paris 1922. Payot et Cie.

Les *Mémoires* du général von Hausen datent de 1920. La *Revue militaire suisse* n'a pas attendu la traduction française, qui vient de paraître, pour parler de l'armée saxonne à ses lecteurs. Ses opérations en 1914 sont donc déjà connues ; nos lecteurs n'ont pas oublié qu'elles donnèrent lieu à de violentes critiques que le général Baumgarten avait déjà entrepris de réfuter. Le général von Hausen s'est attaché à la même tâche ; il veut, dit-il, « sauver l'honneur de la III^{me} armée allemande. » Cela ne lui sera pas difficile car, en ce qui concerne la troupe, il n'est personne, je crois, qui ne lui ait rendu justice. Les Saxons se sont fort bien battus et en toutes circonstances ; on peut même dire qu'aucune troupe allemande n'a combattu plus bravement ; ses succès tactiques n'ont été surpassés par aucun autre contingent. Mais,

le général von Hausen, sans le dire très clairement, poursuit encore un autre but. Les critiques visaient moins l'armée saxonne que son commandant et ce dernier cherche, tant bien que mal, à se disculper. Nous avons déjà dit ce, qu'à notre avis, on pouvait penser de la conduite de la III^me armée. Le général von Hausen a eu le malheur de se trouver en mauvaise place dans le dispositif de guerre. Sans cesse assailli de demandes de secours, il n'a pas eu l'énergie de suivre sa propre inspiration qui était, croyons-nous, en général, la bonne. Il a voulu contenter tout le monde et n'a récolté, suivant l'ordre habituel des choses, que de l'ingratitude. En outre, affaibli par le départ d'un de ses corps (le XI^me), de sa division de cavalerie et d'une division retenue au siège de Givet, il s'est présenté à la bataille de la Marne avec une armée égrenée et peu en mains, ce qui l'a empêché de jouer un rôle plus décisif.

Il cherche donc à expliquer sa conduite sans bien se rendre compte, semble-t-il, de la part qui lui revient dans l'insuccès de telle ou telle opération. Ces questions ayant déjà fait l'objet de diverses études parues dans la *Revue militaire suisse*, nous n'y reviendrons pas.

Cependant, en lisant les mémoires et les relations des grands chefs allemands, on ne peut s'empêcher de faire une remarque d'une portée générale. Pour eux tous, Schlieffen est un maître incontesté, ses enseignements posthumes font loi, on les invoque à chaque instant ; et pourtant on ne les suit pas toujours. On peut même dire qu'en 1914 et sur le front occidental, à l'exception de von Kluck, les généraux allemands, du haut en bas de l'échelle, ont fréquemment méconnu la doctrine de l'ancien chef du Grand Etat-major.

Les fautes commises dans les campagnes de 1866 et 1870 avaient été relevées par Schlieffen avec une vigueur et une netteté qui ne laissaient rien à désirer. Or, ces erreurs ont été renouvelées en 1914, non pas au même degré certes, mais parfois, néanmoins d'une façon assez évidente. Les occasions d'une « Vernichtungsschlacht » qui s'étaient présentées dans la campagne d'Autriche et dans celle contre la France en 1870 et qui furent manquées, se retrouvèrent en 1914. Pas mieux qu'un demi-siècle plus tôt les généraux allemands ne surent en profiter. Schlieffen avait répété, à satiété, que le front ennemi ne devait pas être l'objectif de l'attaque principale ; l'essentiel était de gagner les flancs. Dans son ouvrage célèbre « Cannæ », il disait encore que la victoire décisive n'était possible que si les arrières de l'ennemi ou du moins un de ses flancs était visé par l'attaque. Il avait mis en garde contre les trop fortes concentrations de masses avant la bataille, et, ainsi que le colonel Grouard l'a fait de son côté à maintes reprises, le grand stratège allemand recommandait de ne retenir des leçons de Napoléon ni les attaques massives de Leipzig, de Laon ou de Waterloo, mais bien les manœuvres enveloppantes d'Ulm, de Iéna, d'Austerlitz et de Friedland. Il avait démontré que, faute d'avoir compris la valeur de l'enveloppement stratégique, soit sur une aile soit surtout sur les deux, idée fondamentale de sa doctrine, les Allemands avaient perdu maintes fois, en 1866 comme en 1870, l'occasion de vaincre dans une « Vernichtungsschlacht ». Il avait soumis à une sévère critique les opérations de la campagne de Bohême, blâmant, entre autres, la trop grande concentration sur Reichenberg lors de la marche vers Gitchin, les dispositions malheureuses du prince Frédéric-Charles à Sadowa et les erreurs commises dans la poursuite de l'armée autrichienne. Il avait signalé les mêmes fautes à propos de la campagne de 1870 ; les occasions manquées d'envelopper dès le début de la campagne, soit l'armée de Mac-Mahon soit celle de Bazaine, occasions retrouvées quelques jours plus tard et de nouveau perdues.

Il avait démontré comment, là encore, Moltke n'avait été compris ni même obéi.

Qu'aurait-il pensé de la bataille de la Sambre dans laquelle le général von Hausen a joué un rôle si critiqué ? On peut supposer qu'elle lui aurait suggéré quelques-unes de ces observations dépourvues de fard et souvent sarcastiques dont il était coutumier ; d'autant plus que le commandement allemand n'avait pas, comme en juillet 1866, l'excuse, si c'en est une, d'ignorer totalement la véritable situation de l'ennemi. La bataille de la Sambre présente une certaine analogie avec Sadowa, encore qu'il ne convienne pas de pousser trop loin la comparaison. L'armée du général Lanrezac se trouvait, comme celle de Benedeck, rassemblée dans un espace assez restreint. Comme le général autrichien, le général français avait en face de lui trois armées allemandes articulées dans un dispositif favorable à un grand enveloppement ; von Kluck représentant l'armée de l'Elbe, Bülow tenant la place du prince Frédéric-Charles et Hausen dans une situation assez semblable à celle du prince royal. Or, Bülow fit exactement ce que fit en 1866 le commandant de la I^{re} armée. Il attaqua prématurément et chercha à attirer ses deux voisins sur le champ de bataille même. Si l'offensive des Saxons s'était faite en direction de Mettet, comme le désirait Bülow, on aurait vu se produire une confusion semblable à celle de Chlum-Rosberitz. Par contre, Kluck a parfaitement saisi l'erreur qu'on voulait lui faire commettre, il est le seul qui comprenne la valeur de la manœuvre enveloppante à grande envergure, mais il est sous les ordres de Bülow et il doit obéir quoique à contre-cœur.

Le général von Hausen, lui, est indépendant, il pourrait exécuter le projet qu'il a de se porter vers le sud-ouest et il n'en fait rien. Les raisons qu'il allègue pour motiver l'abandon de ses vues personnelles ne sont pas sans valeur, mais elles portent plutôt la marque d'un excellent camarade de combat que celle d'un caractère décidé. On sent que le général saxon est entièrement dominé par la personnalité plus marquée de Bülow. Aussi, gardant la totalité de ses forces massées à proximité de la II^{me} armée, sans pouvoir cependant lui porter un secours immédiat puisqu'il en est séparé par la Meuse, fortement défendue dans ce secteur, il se contente, comme fit le prince royal en Bohême avec son VI^{me} corps, d'envoyer 10 bataillons et quelques batteries vers la région de Fumay où il aurait dû porter le plus de force possible. Ce détachement remplit encore moins bien sa tâche que jadis le corps du prince royal ; à parler plus exactement, il ne la remplit pas du tout.

Le général von Hausen aurait donc peut-être pu couper la retraite à la 5^{me} armée française. Je dis « peut-être » car il n'est pas certain que le général Lanrezac se fût laissé prendre au piège. Avec les moyens modernes d'exploration et de transmissions, il y a peu de chances que de pareilles manœuvres restent inaperçues et, sous ce rapport, la doctrine de Schlieffen, qui vient du reste en droite ligne de Napoléon perd quelque peu de sa valeur. Mais en supposant que le général français eut été prévenu à temps des dangers qui l'aurait menacé dans le dos, il n'aurait eu, étant donné sa situation et ses forces, qu'à rétrograder au plus vite. Ainsi la manœuvre saxonne aurait, en tous cas provoqué l'évacuation prompte et totale de tout l'entre Sambre et Meuse, sans parler des Anglais ; résultat qui ne fut obtenu, en réalité, que par une bataille de trois jours. Elle se recommandait donc en tout état de cause.

En fait le général Lanrezac, comme jadis le général Benedeck, a échappé au piège mal tendu ; plus habile que le général autrichien il s'en tira avec moins de mal que lui. Dans les deux cas, les Allemands

ont laissé à leur ennemi la possibilité d'échapper à l'étreinte, ils l'ont refoulé, non anéanti. C'est ainsi que la bataille de la Sambre ne fut qu'une demi-victoire et que, comme à Sadowa, l'occasion de gagner une bataille de « Cannes » fut perdue. Le général von Hausen ne saurait en porter toute la responsabilité comme on l'a parfois prétendu. A Sadowa, Moltke n'avait pu que corriger quelque peu et tardivement les mauvaises dispositions du prince Frédéric-Charles ; à Charleroi, le Haut-Commandement dirige encore moins et ne corrige rien du tout ; c'est lui qui est le vrai fautif. Ensuite vient Bülow et, équitablement, seulement en troisième ligne, le commandant saxon.

On a aussi parfois reproché à ce dernier d'avoir abandonné sa direction de marche les 28 et 29 août pour venir au secours de la IV^{me} armée. Schlieffen avait enseigné que, dans un cas pareil, en continuant dans la direction primitive et en menaçant, par cela même sur ses flancs et sur ses derrières, l'ennemi auquel le voisin avait affaire, on rendait à ce voisin un plus grand service qu'en marchant au canon. D'après cette théorie, le général von Hausen aurait dû continuer à s'avancer sans désespérer vers Rethel et Reims. Mais, cette fausse manœuvre ne semble pas avoir eu de conséquences graves et elle s'explique par la situation vraiment pénible dans laquelle se trouvait ce malheureux général harcelé de demandes de secours tout à fait inutiles.

La façon, par contre, avec laquelle le général saxon a engagé son armée à la bataille de la Marne, la facilité avec laquelle il a laissé échapper son XIX^{me} corps, paraît plus critiquable et n'aurait probablement pas eu l'approbation de Schlieffen. Mais ce sont là des sujets que la *Revue militaire* a déjà traités.

Comment se fait-il que les leçons de Schlieffen aient été si souvent oubliées ? Est-ce uniquement parce que l'homme est naturellement porté à négliger les enseignements du passé, à tenir pour nulles les expériences d'autrui ? Les leçons d'un plus grand maître encore, celles de Napoléon, ont bien été perdues pour l'armée française pendant près d'un siècle. Y aurait-il, en ce qui concerne l'armée allemande, une autre cause plus spéciale et faut-il la chercher dans l'influence des historiques officiels rédigés par le Grand Etat-Major ? Il vaudrait la peine d'étudier dans quelle mesure ces relations officielles, avec leur tendance à faire voir tout en beau, à masquer toutes les fautes au risque d'altérer la vérité, ont pu fausser les jugements. Jusqu'à quel point les panégyriques de commande ont-ils pu étouffer la voix puissante de Schlieffen ? En tous cas, quand une armée, quelle qu'elle soit, possède à sa tête des hommes qui se croient infailibles et qui, sous prétexte d'esprit de corps et de camaraderie, pratiquent le culte de l'admiration mutuelle, elle est sur son déclin. On peut même ajouter que là où la critique est étouffée ou, ce qui est pire, lorsqu'elle est interdite parce que considérée comme manifestation d'indiscipline il n'y a plus de place pour le progrès ; il n'y en a que pour l'arri-visme et la servilité.

L'exposé du général von Hausen est précédé d'un exposé de F.-M. Kircheisen, qui ne constitue pas la partie la moins intéressante du volume. Kircheisen avait publié à Genève, en 1915, une brochure qui fit pas mal de bruit. Attribuée par les Alliés à un officier d'Etat-Major, elle fut traduite en français sous le titre « Les batailles de la Marne ». En Allemagne, elle avait été immédiatement interdite. C'était l'époque où la bataille de la Marne n'existait pas pour les sujets de l'empereur Guillaume ; le mot de Marne ne devait jamais être prononcé, et l'imprudent Kircheisen, par ses révélations indésirables, risquait de faire comprendre que la guerre pourrait bien n'être ni si fraîche ni si joyeuse qu'on l'avait escompté. H. P.

La Marche sur Paris (1914), par le colonel-général A. von Kluck. Traduit par le commandant Delestraint. Préface du général Debeney. — In-8 de 190 pages. Paris 1922. Payot et Cie. — Prix : 9 francs.

Nous ne faisons que signaler la publication de cette traduction. Les mouvements de son armée indiqués par le général von Kluck et les commentaires qu'il en donne sont maintenant trop connus de nos lecteurs pour qu'il soit besoin d'insister. Le volume comprend des croquis des combats près de Mons, de Solesmes et Le Cateau, trois cartes hors texte des mouvements de la I^{re} armée allemande du 28 août au 5 septembre, du 6 au 9, et du 9 au 11 septembre, l'ordre de bataille de l'armée, et un *Épilogue* de Louis de Brême, moitié histoire moitié fantaisie poétique, résumant les réactions provoquées en Roumanie et à la cour du roi Carol par la marche de von Kluck.

L'énigme du Rhin, par le major Victor Lefebure, fellow de la Société de chimie de Londres. Traduit de l'anglais par Marcel Thiers, ingénieur-chimiste. Préfaces de M. le maréchal Foch et du maréchal Sir Henry Wilson, chef d'état-major impérial britannique. — In-8^o de 246 p. Paris 1922. Payot & C^{ie}. Prix : 7 fr. 50.

La *Chronique suisse* ci-dessus a fait allusion aux transformations de la tactique entraînées par celles de l'armement. En quoi faisant, elle a sous-entendu non les transformations que l'on pourrait appeler *évolutives* et qui accompagnent les perfectionnements d'un armement donné, mais les transformations *révolutionnaires* causées par le remplacement d'une arme par une autre dont les principes d'emploi et les effets sont inédits. Le passage de l'arme à projectiles métalliques à l'arme chimique appartient à ce second ordre de transformations. Il conduit à des moyens tactiques et stratégiques entièrement nouveaux, qui sont de nature à modifier profondément l'aspect du champ de bataille et à entraîner, le cas échéant, une disparition plus ou moins complète du fusil à projectiles métalliques et à longue portée. Telle l'invention de la poudre entraîna peu à peu le remplacement de la manœuvre à rangs serrés par celle des tirailleurs espacés, et la pique et la hallebarde par l'arme à feu portative.

Le perfectionnement technique des gaz au cours de la guerre ouvre déjà de curieuses perspectives dans ce domaine. Les premiers gaz employés, ceux dont les Allemands ménagèrent la surprise à leurs ennemis à la deuxième bataille d'Ypres, s'attaquaient aux voies respiratoires. Lorsque leur action s'affaiblit, le masque ayant été trouvé qui protégeait contre leur péril, un deuxième gaz fut fabriqué, à effet retardé, entraînant la cécité du combattant gazé. Il fallut un nouveau protecteur. Fit alors son apparition une troisième sorte de gaz, les gaz dit « moutardes », causant des brûlures de l'épiderme et à effet persistant si bien que les zones où ils étaient répandus se trouvaient interdites aux mouvements de troupes aussi longtemps que la zone demeurait contaminée. « On peut, écrit le major Lefebure, prévoir l'emploi d'une substance permettant la formation de flancs défensifs, ou poches, sur le front ennemi ou sur nos propres défenses, tout en remplaçant l'effet relativement léger du gaz moutarde par un effet beaucoup plus dangereux, mortel même. Les zones contaminées seraient absolument impraticables. »

Le perfectionnement de la technique de combat des gaz a accompagné le perfectionnement scientifique. D'abord ce furent des bat-

teries de réservoirs dégageant les nuages de gaz immédiatement devant la position de défense. Puis des projecteurs furent inventés éloignant du défenseur et rapprochant de l'assaillant la formation du nuage. Puis les obus à gaz furent imaginés, reportant la formation du nuage ou la diffusion du gaz moutarde à portées de canons.

Au fur et à mesure du perfectionnement des gaz, leur emploi s'étendit. Le perfectionnement porta aussi sur les moyens de protection. Le masque empêchant les effets du gaz sur les voies respiratoires, on s'appliqua à inventer un produit qui forcerait l'homme à enlever le masque rendu insupportable, gaz Croix bleue, par exemple ; puis le tir serait poursuivi avec un autre gaz, Croix verte, celui-ci mortel. Le major reproduit des ordres de bombardements allemands vers la fin de la guerre où l'arme chimique a atteint ses derniers perfectionnements.

Bombardements de contre-batterie à longue portée : Pièces de campagne de 77, pièces de 100, obusier de 150 : Croix bleue, 70 % ; Croix verte, 10 % ; obus explosifs, 20 %.

Barrages fixes : Pièces de campagne de 77, pièces de 100, obusier de 150 : Croix bleue, 60 % ; Croix verte, 10 % ; obus explosifs, 30 %.

On remarque les différences des proportions.

Il fallut naturellement dresser les hommes à la tactique des gaz, former, par exemple, des observateurs capables d'aviser de la survenance d'un nuage ou d'un début de bombardement chimique, et de déterminer par l'odorat l'existence d'un gaz peu apparent. Les chimistes cherchèrent alors à camoufler les gaz pour les rendre imperceptibles ou tromper l'observateur sur leur nature. En même temps, la tactique des gaz nécessita une discipline des gaz. Bref, l'évolution tactique et disciplinaire qui a accompagné le duel de l'attaque et de la défense au moyen des armes à feu et des munitions à explosifs, se retrouve, d'une manière analogue, dans le duel de l'attaque et de la défense au moyen de l'arme chimique.

On fera bien, à tous les degrés de la hiérarchie du commandement, de lire l'ouvrage du major Lefebure. D'abord, la matière est nouvelle ; c'est la première étude qui expose méthodiquement ce domaine inédit de la science militaire, répandant sur lui un jour très utile à notre instruction. Secondement, il contraint à la réflexion et à méditer sur l'avenir. On voudrait espérer que cette méditation contribuera à ouvrir les yeux de nos admirateurs à tout crin de l'automatisme qui sont en voie de causer un tort si réel à notre armée, faute de parvenir à se dégager du passé pour comprendre les besoins du présent.

F. F.

Joffre et Lanrezac, par Jules Isaac. Publication de la « Société de l'histoire de la Guerre ». In-8° de 126 p. Paris 1922. Etienne Chiron, édit. Prix : 5 fr.

C'est de saine et probe histoire. Le premier volume de la « Société de l'histoire de la guerre » est un début qui inspirera confiance aux lecteurs désireux de trouver dans l'étude de la guerre européenne autre chose que des polémiques personnelles, des rivalités d'écoles et des oppositions de coteries.

L'auteur s'est appliqué à déterminer, à la lumière des témoignages actuellement connus, le rôle de la 5^{me} armée française au mois d'août 1914. Le principal de ces témoignages est celui du chef de la 5^{me} armée lui-même, général Lanrezac : *Le plan de campagne français et le premier mois de la guerre*, sans préjudice, bien entendu,

des *Procès-verbaux* de la Commission de la Chambre des députés, chargés d'enquêter sur le rôle de la métallurgie en France ; sans préjudice aussi de nombreux ouvrages qui ont abordé ou traité le même sujet et y vont de leur documentation et témoignages spéciaux, entre autres le *Briey*, de M. Engerand, et *l'Enigme de Charleroi*, de M. Hanotau;x ; sans préjudice de témoignages des adversaires et alliés, parmi lesquels les *Souvenirs* de von Hausen et les *Mémoires* de French; sans préjudice enfin, comme bien l'on pense, des pièces officielles livrées à la publicité, ordres, instructions, « directives » du haut commandement.

Ayant dépouillé ce dossier et soumis à sa critique les témoignages dignes de retenir l'attention, M. Jules Isaac, en historien consciencieux et soucieux de bonne méthode scientifique, ne formule que des conclusions « provisoires ». « L'histoire, écrit-il, qui d'ailleurs n'est pas une Cour de cassation, mais un pauvre petit juge d'instruction perpétuellement occupé à reviser ses dossiers et à recommencer ses enquêtes, l'histoire n'a pas encore le droit d'avoir une opinion arrêtée. »

Néanmoins, basé sur les faits d'ores et déjà établis, et réservant seulement les circonstances inconnues qui viendraient à altérer leur signification admise, l'auteur formule un jugement. Sur un point, il se rencontre avec le colonel Grouard, dont l'ouvrage récent sur *La conduite de la guerre* a été présenté par le colonel Poudret aux lecteurs de la *Revue militaire suisse*. Il met en relief la clairvoyance du général Lanrezac, lequel « a dès la première heure compris et signalé les défauts d'une doctrine stratégique et tactique qui, par son caractère excessif et absolu et par l'application toute scolaire qu'elle a reçue, nous a valu les plus cruels mécomptes... »

Mais de cette constatation, M. Isaac ne tire pas l'arrêt catégorique, absolu, rendu par le colonel Grouard. « La révocation du général Lanrezac, a écrit ce dernier, est une profonde injustice dont il (le général en chef) doit supporter la responsabilité ». M. Isaac croit, au contraire, que l'Histoire s'étonnera moins que le général Lanrezac lui-même de sa disgrâce.

C'est aussi notre sentiment. Commentant la brochure du chef de la 5^{me} armée à l'époque de sa publication, en 1920, une chronique du *Journal de Genève* a cru pouvoir s'en expliquer. Elle a relevé le sens stratégique éclairé du général Lanrezac et ses qualités manœuvrières. A cet égard, son mérite ne paraît pas douteux : « Mais ce qui ne l'est pas davantage, c'est qu'il n'était aucunement dans l'esprit qu'un chef aime à discerner chez un sous-ordre et qui doit lui laisser la tranquillité nécessaire pour l'exercice de son commandement.

« On a l'impression qu'à aucun moment le général Lanrezac n'est mû par aucune confiance en personne ni en rien. Si bien qu'aux yeux du général en chef, il ne devait pas apparaître comme un de ces caractères qui forcent la victoire dans une heure critique en encourageant en sa faveur les bonnes chances et en décourageant les mauvaises. »

Sa confiance est nulle vis-à-vis de tous et de chacun, de son chef et des officiers du G. Q. G., de ses sous-ordres immédiats qui ne manqueront pas de lui sortir de la main, de sa troupe techniquement inférieure à l'ennemi, de ses voisins les Anglais qui tiennent surtout à ne pas s'engager à fond. « La conséquence est qu'il exécute les ordres qui lui sont donnés, mais jamais sans relever leurs risques et sans paraître décliner à l'avance la responsabilité des revers qu'il prévoit. »

Fondé sur les mêmes textes, M. Jules Isaac aboutit aux mêmes appréciations qu'il résume en ces termes : « Ce général d'armée n'avait pas l'âme d'un vainqueur, car, pour vaincre, il faut que le chef croie en la victoire d'une foi si profonde qu'elle se communique à son armée tout entière. »

L'application des principes est une des causes auxquelles tient la victoire, a dit le colonel Grouard ; « *les forces morales en sont d'autres* ». A ces dernières se rattache l'union d'esprit et de cœur des chefs d'une armée. Lorsque commandant et sous-ordre en sont à se dire : Nous sommes des collaborateurs sans confiance réciproque pour aucune action, l'intérêt de l'armée est que l'un ou l'autre cède la place. Sera-ce le général en chef ? Assurément non. Alors ? F. F.

Le Problème du Repérage des Aéronefs au son, par R. Baillaud, capitaine de réserve du génie. — Travaux exécutés sous la direction du général Ferrié. — Avec 18 figures et 1 planche hors texte. — 45 pages. — Brochure in-8. — Berger-Levrault, 1922. — 3 francs.

Le problème à la solution duquel cette étude savante s'attache, peut être résumé par les phrases suivantes :

1° Un aéronef étant à proximité d'un poste de défense contre aéronefs, les indications du paraboloïde permettent de le repérer et d'ouvrir le feu sur lui ; — 2° On pourra espérer diriger sur lui grâce aux mêmes indications le faisceau d'un projecteur ; — 3° L'avion étant éclairé, on pourra le reconnaître sûrement, c'est-à-dire savoir s'il est ami ou ennemi ; — 4° L'avion étant reconnu comme ennemi et éclairé, on le gardera dans le faisceau lumineux du projecteur aussi longtemps que possible.

L'aviation de la défense partagera alors avec l'artillerie anti-aérienne la tâche de l'abattre.

Ce programme d'étude a été soumis à l'Etablissement central du Matériel de la Radiotélégraphie militaire à Paris. Le général Ferrié a dirigé les recherches qui ont abouti à une solution presque complète du problème. Il s'agissait de protéger, plus spécialement la capitale, contre les raids aériens nocturnes, dont le nombre et la puissance n'a fait qu'augmenter.

Cette brochure, qui ne peut être comprise que par des spécialistes, offre cependant pour tout militaire un réel intérêt à raison de la nature même des questions posées et de la méthode par laquelle la solution en est cherchée. E. V.

A travers les lignes ennemies, par Hansi et E. Tonnelat, officiers interprètes de complément. Un vol. in-8° de 191 p. avec 48 figures. Paris 1922. Payot et Cie. Prix : fr. 7.50.

Les auteurs ont ajouté un sous-titre à leur ouvrage : *Trois années d'offensive contre le moral allemand*. C'est bien cela. En cette matière de propagande défaitiste à porter chez l'ennemi, les Allemands ont eu l'avance, comme dans l'organisation de l'aviation, l'emploi de l'artillerie lourde, la fabrication des gaz, etc. Mais leurs adversaires finirent par l'emporter en souplesse tactique. C'est intéressant et amusant de suivre ce duel. L'ouvrage expose le mécanisme du « Service de propagande aérienne » créé en août 1915 par entente entre le G. Q. G. et le ministère de la Guerre, aux fins d'organiser méthodiquement la diffusion de tracts allemands et français au delà des lignes ennemies. On se gaudit au récit des subterfuges imaginés et à constater l'esprit dépensé dans l'accomplissement de cette

mission. Les dessins de Hansi et les fac-similés des documents distribués complètent l'attrait du volume.

En fin de leur exposé, les auteurs mettent quelques fierté à invoquer le témoignage de Hindenbourg qui, signalant les tracts que l'adversaire fait lancer en masse par ses aviateurs conclut : « Toutes ces choses, on les lit, on en parle ; le soldat se dit que tout de même tout ne peut pas être mensonge dans ce que raconte l'adversaire, se laisse empoisonner et en empoisonne d'autres à son tour. »

Mais les auteurs ont beau jeu pour faire remarquer que le gouvernement impérial a singulièrement facilité leur tâche. Il suffisait d'établir la réalité de ses actes pour que les soldats allemands tirent d'eux-mêmes les conclusions. F. F.

Allgemeine Schweizerische Militärzeitung. N^{os} 15 et 16. Ein schweizerisches Offiziersfest vor 100 Jahren, von Oberstl. von Erlach. — Zu den Vorschlägen der Sektionen der schweizerischen Offiziersgesellschaft zur Reorganisation des Wehrwesens, von Oberstdivisionär Sonderegger. — Aus deutschen unveröffentlichten Dokumenten, von Helveticus verus. — Die Schussrichtung der Batterie nach der Karte, von Major Curti. — Ueber die Verwendung der Maschinengewehre, von Hauptmann Biedermann. — Literatur.

APPEL

Les journaux quotidiens ont publié un appel demandant s'il n'y aurait pas possibilité de faire séjourner en Suisse des enfants hongrois dans le besoin.

Me référant aux descriptions de l'état de misère qui règne là-bas, je prie instamment les camarades qui peuvent le faire de recevoir chez eux un enfant d'officier.

L'état de misère est peut-être pire dans les cercles d'officiers que dans d'autres, leur situation et leur éducation ne permettant pas aux officiers de recevoir les dons charitables que d'autres accepteraient. Mais si une main secourable leur est tendue, ils la saisiront avec reconnaissance pour leurs enfants.

Les enfants arriveront en Suisse le 6 septembre, et leur séjour durera jusqu'au commencement de novembre.

Au nom du Comité de secours pour les enfants hongrois, je serais heureux de recevoir les offres pour réception d'enfants d'officiers immédiatement, vu l'urgence, je prie ceux qui s'inscriraient de me donner leur adresse exacte et de m'indiquer leur désir au sujet de l'âge, du sexe et éventuellement de la confession de l'enfant.

Lt colonel P. Keller-Bossard, Berne, Freiburgstrasse 11.